

Sérotonine de Michel Houellebecq

Rebecca Leclerc

Numéro 268, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2019). Compte rendu de [*Sérotonine* de Michel Houellebecq]. *Spirale*, (268), 47-49.

FLORENT-CLAUDE LABROUSTE N'EST PAS UNE PÉDALE

Le choix du nom d'un personnage romanesque peut parfois paraître sibyllin, ne renvoyant que rarement à des réalités génériques ou à des images claires, signifiantes, usuelles. Pourtant, ces noms peuvent être évocateurs des valeurs que l'on tire de leur sonorité – qu'elles soient éclatantes ou qu'elles soient sombres. C'est qu'avant de savoir ce qu'ils désignent, ces noms de personnages, on sait plus souvent qu'autrement ce qu'ils font apparaître à l'esprit. Ce pouvoir de suggestion possède une grande puissance allusive, qui sculpte l'ossature du dernier roman de Michel Houellebecq, paru chez Flammarion le 4 janvier dernier. Le héros de *Sérotonine* s'appelle Florent-Claude Labrouste, un prénom, je le lui concède, «*entièrement raté*». Raté, car faussement évocateur, nous dit Florent-Claude : «*Il ne correspond nullement à mon visage aux traits énergiques, sous certains angles brutaux, qui a souvent (par certaines femmes en tout cas) été considéré comme viril.*» Florent-Claude, comme prénom, c'est féminin et c'est doux, mais Florent-Claude, comme homme, est brutal et viril, il n'est pas homosexuel et n'a absolument rien d'une «*pédale botticellienne*», encore moins d'une «*pédale londonienne*». Florent-Claude ne se nomme explicitement que dans les premières pages de *Sérotonine*, mettant cartes sur table avant de ne plus jamais y revenir : il faut se mettre dans la tête qu'il a un prénom qui ne fonctionne pas avec son physique ferme et sauvage, qu'il a un prénom qui détonne à tous les niveaux avec «*la virilité qui [semble] se dégager de [son] visage carré aux arêtes franches, de [ses] traits burinés [...]*». Maintenant que c'est dit, maintenant que c'est compris, sa masculinité, espère-t-il, se déploiera à grands

SÉROTONINE

MICHEL HOUELLEBECQ

Flammarion, 2019, 347 p.



feux. Mais les grands feux rapidement s'éteignent, alors qu'il confesse qu'il n'est finalement qu'une « *lopette* », qu'il prend des antidépresseurs et que « *les effets secondaires indésirables les plus fréquemment observés du Captorix [sont] les nausées, la disparition de la libido, l'impuissance* ». Bientôt impuissant, Florent-Claude esquisse dans ces premières pages l'écriture d'un soi essentiellement défini par une altérité qui *n'est pas lui*, du moins l'espère-t-il très fort – en l'occurrence une « *pédale* » – et sa triste tentative de s'inscrire dans une masculinité stéréotypée échoue inlassablement. D'ailleurs sera-t-il, pendant tout le livre, à la hauteur de ce que son prénom conjure : quelque chose de ridicule dans la combinaison, et dont même les éléments en eux-mêmes sont déplaisants.

ENTRE PASSIVITÉ ET JUGEMENTS DERNIERS

Florent-Claude Labrouste subit sa vie. Le narrateur de Houellebecq erre d'une histoire à l'autre, n'arrive tout simplement pas à agir – ni sur sa vie, ni sur celle des autres. Son propre corps, même, se dérobe à lui, alors que Labrouste se dit « *atteint d'une érection* », alors qu'il choisit la « *disparition volontaire* » plutôt que la confrontation avec sa copine, Yuzu, dont il souhaite se séparer après être « *tombé entre ses griffes* ». Amorphe et mou, le pauvre quadragénaire se lamente sur son sort, nous raconte ses relations, s'attarde sur les seules qui aient compté, Camille, et puis Kate – la femme la plus intelligente qu'il ait connue. Il raconte avec honte la fois où « *son regard n'a pas quitté le [sien] une seule seconde [...] et [qu'il] n'a pas bougé, [qu'il] n'a pas sauté sur le quai, [qu'il] a attendu que les portes se referment* ». Passif. Il faudrait sympathiser, j'imagine, alors que Labrouste constate que « *pour cela [il] mérite la mort, et même des châtiments beaucoup plus graves [...]. [Il] finira sa vie malheureux, acariâtre et seul, et [il] l'aura mérité* ». Mais plus *Sérotonine* avance, plus il devient difficile de s'attacher à cet homme las, geignard, pour tout dire insupportable – qui jette à grands vents des jugements généraux, à l'arrière-goût de fer, à qui veut bien l'entendre. Celui-là même qui râle sans arrêt qu'il ne vaut rien lancera bientôt en l'air des généralités moyennes et des jugements fixes qui, croit-il, font consensus : « *Les femmes l'ignorent en général, mais* », « *Mais pourtant, je l'atteste, [...] ce ne furent pas les qualités d'escorte haut de gamme qui me firent m'éprendre de Yuzu.* » Puis il nous révèle pourquoi Claire, une autre de ses conquêtes, aurait pu être une star du *porn*, car c'est là, « *paradoxalement, qu'elle aurait eu le plus de chances : sans évidemment mésestimer les bombasses latinos ou blacks* ». C'est que l'écriture de Houellebecq, que l'on voue souvent à une neutralité clinique, est dans *Sérotonine* entrecoupée d'un humour glacé qui se moque de Florent-Claude, de Houellebecq lui-même, et peut-être aussi de celle et de celui qui lit. On le conçoit, notamment, dans les maints appels que Labrouste fait à son érudition intellectuelle. Doté d'une culture philosophique étonnante et sans pareille, Florent-Claude sait s'appuyer sur l'« essence » platonicienne, sur le « respect » kantien ou même sur la lecture de Blanchot par Cioran pour répondre au besoin de savoir de ses lecteurs : « *Il est peut-être nécessaire à ce*

C'EST QUE JE PRÉFÈRE
LIRE HOUELLEBECQ
EN LUI RETIRANT SA
CAPACITÉ À CHOQUER.
EN AVEUGLANT SON
MACHISME POUR
DÉPLACER LA LUMIÈRE
VERS L'INCONNU,
VERS CE CONTINENT
NOIR INSONDABLE ET
INCOMPRÉHENSIBLE
– JE VEUX DIRE LES
FEMMES – QU'IL NE
SAIT QUE NOYER DANS
DES ACCUMULATIONS
DE TROPES LINGUIS-
TIQUES QUI LES
CONFINENT À UNE
CHATTE OU À UN CUL.

stade que je donne quelques éclaircissements sur l'amour [...]» Chez la femme, l'amour est maternel, cosmogonique, il crée des choses belles et «cette nouvelle entité est déjà parfaite en son essence, comme l'avait aperçu Platon, elle peut parfois se complexifier en famille mais c'est presque un détail, contrairement à ce que pensait Schopenhauer». Schopenhauer remis à sa place, Florent-Claude réfléchit: il est également possible que l'homme tombe amoureux dès les premières minutes de sa rencontre avec une femme. Mais alors c'est qu'il a déjà, «toujours déjà, comme l'aurait dit Heidegger en ses jours de bonne humeur», anticipé l'inévitable fin de cette relation en devenir.

ET ENCORE UN MÂLE VAINCU

Les choses changent dans la deuxième partie du roman, où Florent-Claude sombre tranquillement dans un marasme qui finit par rendre l'atmosphère étouffante et l'existence – la nôtre aussi – pesante. Lentement, les leçons moralisatrices et stéréotypées s'apaisent. Les références obsessives à la sexualité féminine s'étirent jusqu'à ne plus vraiment être écrites ou, si elles le sont, c'est avec une exubérance répétitive et fatiguée – comme si le narrateur en avait marre, lui aussi, de s'entendre divaguer sur des hippies de 17 ans, sur des putes thaïes de 16 ans, sur des baisers orgiaques du temps d'avant, sur des petites chattes lisses dont il n'a plus qu'un vague souvenir ou encore sur des bites bien gorgées, sur des culs sodomisés par des hommes et par des chiens. C'est qu'après l'errance et les nombreux récits de ses fantasmes, après des aveux à soi et à d'autres, Florent-Claude retourne chez un ami d'enfance, Aymeric. Sorte d'équivalent médical de Florent-Claude – dans la mesure où l'on ne sait plus, à un moment, qui des deux est le plus déprimé –, Aymeric est, d'une certaine façon, déjà mort. Entre les deux hommes, une dynamique étrange se forme alors que Florent-Claude, pourtant à terre, essaie de remettre sur pied son ami, dont la femme est partie pour un autre, emportant avec elle leurs deux enfants: «Tu es dans la force de l'âge, encore pas mal physiquement, un beau mec costaud dans la quarantaine [...]. À mon avis c'est foutu, c'est vraiment foutu, alors moi ce que je te dis c'est d'essayer de t'en sortir à titre individuel. Cécile c'était une grosse salope [...]. Oublie tout le truc absolument, si tu t'y prends tout de suite tu as encore une petite chance de recommencer ta vie. [...] Je jetai un regard à Aymeric, il m'avait écouté jusque-là avec attention j'en étais persuadé.» Des conseils qui ne serviront pourtant à rien, puisque «les gens n'écoutent jamais les conseils qu'on leur donne, et lorsqu'ils demandent des conseils c'est tout à fait spécifiquement afin de ne pas les suivre, afin de se faire confirmer, par une voix extérieure, qu'ils se sont engagés dans une spirale d'anéantissement et de mort». Aymeric est le dernier arrêt de son «mini-cérémonial d'adieux autour de [sa] libido», la dernière chance qu'a Florent-Claude de se prouver qu'il a, au moins, essayé de sauver une relation. Mais «à quoi bon essayer de sauver un vieux mâle vaincu?» – à quoi bon, effectivement?

LIRE HOUELLEBECQ, C'EST DANGEREUX ?

Sérotonine, comme une injection finale de bonheur dans la ténébreuse descente d'un homme esseulé et trop vieux pour apprendre à communiquer ses désirs. D'un homme qui ne peut que s'exprimer avec ce qu'il connaît, à savoir une conception «pré-féministe» du monde, où les femmes, effrayantes et trop brillantes, glissent toutes entre ses mains maladroites et vulgaires. Florent-Claude, tout au long du roman, défait les fils d'un bouclier qu'il s'est tissé à force de lectures accélérées, d'observations générales sur le monde qui l'entoure et de banalités racistes et sexistes. Se complaisant dans ces vaines tentatives de conserver une forme de contrôle sur cette vie qui lui échappe, Florent-Claude n'a d'autre choix que de dépendre d'«un petit comprimé blanc, ovale, sécable». Et la mort bientôt s'imposera, et avec elle une certaine forme de rédemption: «J'aurais pu rendre une femme heureuse [...]. Ces idées, [...] nous nous sommes contentés de nous y conformer, de nous laisser détruire par elles [...]» L'on cherche souvent des preuves qui mettraient au jour les symétries entre ce que Houellebecq pense et ce qu'il écrit. Au mieux voit-on entre l'auteur et ses narrateurs une dialectique en anamorphose où l'un est, nécessairement, la déformation tourmentée de l'autre. Mais si, inconsciemment ou non, Houellebecq s'allonge réellement dans la peau vidée de ses narrateurs, il s'abjecte lui-même, il se dessine comme un homme extrêmement seul, ennuyant, avec pas grand-chose à dire, sinon quelques «généralités inintéressantes sur la nature humaine», comme un homme incapable de partager ses besoins – sinon par d'obsessives références à des sexualités et des philosophies qu'il ne comprend pas lui-même. Et en cela je crois que l'on peut lire tout *Sérotonine* sur le mode de l'empathie. L'empathie en ceci que Florent-Claude Labrouste est le symptôme de quelque chose, qu'il rappelle que ce voile noir qui le serre jusqu'au cou menace de recouvrir les espaces creux de chacune et chacun d'entre nous. C'est que je préfère lire Houellebecq en lui retirant sa capacité à choquer. En aveuglant son machisme pour déplacer la lumière vers l'inconnu, vers ce continent noir insondable et incompréhensible – je veux dire les femmes – qu'il ne sait que noyer dans des accumulations de tropes linguistiques qui les confinent à une chatte ou à un cul. Ce qu'il fait de grand, Michel Houellebecq, ce n'est pas de prédire les failles de l'avenir, pas non plus de savoir livrer avec un réalisme aberrant les mentalités malades qui nous entourent. Ce qu'il fait de grand, Houellebecq, c'est de permettre à la personne qui lit de se repositionner face à ce monde épuisé qu'il décrit, face aux gens détruits qui le composent, face à la souffrance terrible qui nous gruge, tous et toutes, de plus en plus. Faire acte d'empathie: essayer de s'identifier à ce qu'ils (Florent-Claude ou Michel) ressentent et constater que ces mots, auxquels nous n'avons que rarement accès, peuvent être pensés. Faut-il absolument lire *Sérotonine*, demandait l'Obs dernièrement? «Il semblerait que oui».